

L'ŒUVRE ARCHITECTURALE ET SA PATRIMONIALISATION

François CHASLIN

Avec Claude Parent, on va encore être dans une situation assez paradoxale, parce que Claude Parent est assez familier des questions de patrimoine - ne serait-ce que parce que son frère a été inspecteur général du Patrimoine et un expert très célèbre de l'ICOMOS et de divers lieux où se débattaient les questions de patrimoine. Parce que Claude Parent est plutôt une figure de rebelle. Longtemps considéré comme un voyou par certains membres de l'Académie d'architecture et d'instituts.

Notamment, je me souviens d'un procès considérable que l'architecte Langlois, qui construisait en pierre l'annexe du Sénat ou les abords de la cathédrale d'Orléans, avait instruit contre Claude Parent autrefois à l'Institut, au prétexte que Claude Parent avait fait des déclarations un peu vives contre l'idée même de protection de Monuments historiques.

Et voici que Claude Parent est rattrapé par l'histoire. Non seulement parce qu'il est à l'Institut, mais ça lui est pardonné volontiers. Mais aussi parce que beaucoup de ses monuments, maintenant, ont acquis le titre de « Monument historique ». Même si certains ne sont pas classés, je pense que certains sont classés : des villas particulières, l'église Sainte-Bernadette qu'il a faite avec Virilio et qui est un peu dans cette esthétique du bunker dont on parlait avec François Barré tout à l'heure.

Et une réalisation pose un problème tout particulier maintenant, c'est la Maison de l'Iran, la Fondation Avicène, la Cité universitaire de Paris qui est un bâtiment au bord du boulevard périphérique. C'est un grand cadre d'acier noir, auquel est suspendu une sorte de boîte partiellement aveugle et partiellement ouverte vers le jardin. C'est un bâtiment qui suscite beaucoup de débats parce que c'est un cas d'espèce très intéressant, puisqu'il va maintenant être réhabilité. Claude Parent a tenu à ce propos des points de vues conformes à sa tradition et à sa propre éthique de l'architecture.

À toi Claude.

Claude PARENT

architecte

Mon frère aîné m'a pourri la vie avec ses Monuments historiques. On ne parlait que de cela à table. De cela et de la fonction publique. Alors il fallait que je me trouve un territoire, et je suis allé vers la modernité. C'est lui qui a fait que je suis devenu architecte. Moi je voulais faire des bateaux, je voulais faire des autos et des trains. Enfin. Mon destin est arrivé à l'architecture.

Pourquoi cela commence mal, c'est parce que le mot patrimoine m'a beaucoup déplu. Dès qu'on l'a employé, j'ai vu cela associé à l'argent, au notariat, au gars qui veut garder son patrimoine, qui veut gérer son patrimoine, ne pas dilapider son patrimoine, tout cela était très bourgeois, cela m'énervait et je ne comprenais pas qu'on ait pris ce mot là, mais enfin on n'en est pas maintenant à faire une querelle de dictionnaire.

Par contre, ce que j'avais en tête, c'est que la société, pourtant je ne suis pas très à gauche, était maîtresse de son destin à travers les hommes qu'elle choisissait pour la commander, elle était maîtresse de son destin et à ce titre, elle avait le droit de démolir ce qu'elle voulait, quand elle voulait, quand elle le jugeait bon. Et que nous petits architectes, créateurs ou amoureux du patrimoine, on n'avait pas trop à se mettre en travers.

C'était son droit le plus vrai, le plus authentique, elle l'avait fait maintes et maintes fois. Les Romains ont détruit le patrimoine gaulois, le Moyen-Âge s'est servi du patrimoine des Romains, les Jésuites se sont servis dans les pays d'Amérique du sud de la pierre des bâtiments incas. Tout cela est un jeu que je trouvais très logique et très normal, et à nous d'y échapper quand on voulait à titre individuel.

Mais il m'est arrivé deux aventures. Ce n'est pas tellement qu'on ait classé des bâtiments qui m'aurait fait changer, c'est que je me suis aperçu de la vulnérabilité de la construction du XX^e siècle.

C'est une construction qui est fragile, qui est vulnérable, elle est à la merci non pas d'un mouvement de société, mais de n'importe qui et de n'importe quoi, pour des raisons multiples. Par exemple, comme elle s'est associée dans un ménage un petit peu pas très net avec l'industrie, on ne peut

plus parler que de produits industriels pour la construire, et le produit industriel, le grand génie de l'industrie est de le faire évoluer sans cesse pour vous forcer à le recommencer. Ce qui fait que si on veut recommencer l'ouvrage et dans les carnets elle l'oublie, elle le gomme son produit, ce qui fait que quand en 1950 vous faites un truc avec un produit industriel qui est particulièrement intéressant, vingt ans après il est obsolète et vous ne pouvez pas rapetasser votre bâtiment quand il y a eu un choc quelque part.

Donc nous sommes vulnérables vis-à-vis de l'industrie. Et c'est très important puisque c'est la source de la technologie. Tant qu'on avait les pierres, on prenait la pierre d'un voisin, on en faisait autre chose. Tant qu'on avait les pierres on pouvait faire des ruines laissées à l'abandon, la ruine a toujours eu une signification. Il y a eu plein d'écrits là-dessus, des dizaines d'années les Romantiques se sont épris de ce langage, etc. Maintenant nous ne pouvons pas faire de ruines avec les bâtiments du XX^e siècle, nous ne pouvons pas, le béton ne se prête pas à la ruine, l'acier se prête encore moins à la ruine, c'est une catastrophe.

Donc nous sommes arrivés à une vulnérabilité telle, si vous ajoutez les règlements - alors là le règlement quand vous prenez le règlement du monde moderne par rapport aux vagues données réglementaires qu'on pouvait avoir à certaines époques, comme on a trouvé par exemple dans les bâtiments en bois, dans les maisons de Strasbourg par exemple, ce n'était rien, tandis que le règlement actuellement qui marche à vitesse « grand V » parce qu'il faut vous sauver de l'incendie, vous protéger de l'amiante, votre petite santé, etc. - le règlement est devenu un truc extrêmement important pour rendre obsolètes les bâtiments et pour rendre extrêmement difficile la façon de les réhabiliter et de les raviver, de les remettre en vie dans un processus d'habitation légalisée.

Alors vous voyez que tout cela a beaucoup changé et cela devient très difficile.

Donc cela devient impossible de tenir ma position d'origine, c'est-à-dire qu'ils en fassent ce qu'ils veulent. Parce qu'alors là cela donne naissance à des destructions qui n'ont pas de sens, qui n'ont pas de raisons inscrites dans l'évolution du social. On détruit pour des raisons tout à fait pas basiques du tout, et des raisons tout à fait ordinaires et dangereuses parce qu'elles sont très vite mises en pratique.

Alors quand mon voisin dit que je suis rattrapé par l'histoire, c'est gentil à lui, mais c'est vrai que cela pose un problème à tout le monde. Et je vais surtout vous parler, cela donnera un cas concret très net, du bâtiment qu'il a évoqué, l'ex-Maison de l'Iran à la Cité Universitaire de Paris.

Qu'est ce qui arrive à ce bâtiment ? On a fait une expertise, l'acier est très bon, il n'est pas usé, il n'est pas corrodé. On a fait une expertise sur les panneaux qui sont en en amiante ciment comprimé blanc que j'avais fait venir de Finlande. Ils sont toujours blancs bien qu'il n'y ait jamais eu aucun nettoyage et que ce bâtiment remonte quand même à 1966. Il a été dessiné en 1962 puis il a été construit de 66 à 68 et inauguré juste avant les fameux événements.

Donc ce bâtiment, qu'est-ce qu'il lui arrive ? Et bien plus personne n'en veut. Il est en parfait état donc il n'y a aucune raison de le mettre par terre, il a des chambres qui fonctionnent, tout cela, et bien l'ensemble des règlements a tellement évolué - que ce soient des règlements répressifs, ou des règlements sociaux ou des règlements de matériaux, etc. - qu'on va le déshabiller complètement. C'est-à-dire que mon bâtiment, dans trois ou quatre mois, puisqu'il n'a pas été classé, ce n'est pas ma faute moi je ne galope pas après le classement comme je vous l'ai dit, ce bâtiment va être entièrement déshabillé. Cul nu. Il va être là avec ses portiques, ses trois portiques, les planchers et puis les pendeloques, ce que j'appelle les pendeloques comme tout est suspendu, c'est-à-dire les petites ficelles de métal, vous verrez cela dans les images, ou vous l'avez déjà vu.

Et moi il y a une chose qui m'affole, c'est de dire que ce bâtiment revient à l'état de naissance. C'est cela qu'il faut que vous vous mettiez dans la tête et que je me mets dans la tête. Cela revient à l'état de naissance et maintenant on va le refaire pareil. Alors qu'il a à peu près 40 ans.

Il y a tout de même un truc, même si on est patrimonial à fond la caisse, je trouve que quand même c'est quelque chose d'extrêmement bizarre, pour ne pas dire un non-sens, que de remettre – alors d'autant plus que le matériau de base qui faisait les façades est interdit puisque c'était de l'amiante – alors non seulement je suis revenu à l'état de naissance mais en plus j'ai une tare congénitale, c'est-à-dire que je ne peux pas remettre le même matériau, qui d'ailleurs ne se fabrique plus. L'industrie l'a rayé de ses carnets, c'est normal. Donc voyez où on en arrive.

Alors que faire ? Il faut bien faire quelque chose. Puisqu'il est en bon état, il faut bien faire quelque chose. Et là, les experts se congratulent ou plutôt s'étripent, j'ai déjà assisté à deux rendez-vous, on arrive à une bataille qui me rappelle la bataille de Saint-Sernin qui a duré une dizaine d'années pour un Architecte en chef qui s'appelait Boiret. Saint-Sernin, la grande Basilique romane de Toulouse, le symbole de la ville, qui tout d'un coup, parce que les trucs de Viollet-le-Duc que vous avez rappelés tout à l'heure étaient un peu vieillissants et commençaient à se casser la figure, on est arrivé avec de nouvelles archives plus anciennes, que Viollet-le-Duc n'avait pas, et on s'est aperçu que les romans n'avaient pas du tout conçu comme Viollet-le-Duc l'avait réhabilité. Alors grande bataille, est-ce qu'on garde le Viollet-le-Duc ou est-ce que l'on reprend les archives d'origine ?

Il y a eu une bagarre et cela se conçoit, parce que tous les deux étaient restés dans l'histoire. Viollet-le-Duc, on en a parlé longuement, ce n'est pas un type que l'on peut oublier. Viollet-le-Duc est dans l'histoire et l'art roman est dans l'histoire, si ce n'est qu'il précède. Et on a donné l'arbitrage qui a duré des années. Moi quand j'allais à Toulouse faire une conférence, à la descente du train, on me disait : que pensez-vous de Saint-Sernin ? J'espère que vous parlez de Saint-Sernin ! Alors que je venais pour tout autre chose. C'est vraiment incroyable. La passion prenait, ils se battaient presque pour cette histoire. Donc il y a eu un arbitrage.

Au fond, ce qu'il faut se dire c'est que si on fait bien son travail de sauvegarde du patrimoine, il faut faire des arbitrages. Il ne faut pas avoir cela tout de suite, et dans ce cas-là, dans mon cas, je souhaite que, au colloque qui va avoir lieu le 17 en fin de semaine prochaine, on parle en terme d'arbitrage, moi j'ai donné mon avis.

Mon avis, je peux vous le donner, il est simple : ou ils se débrouillent pour trouver un pastiche de l'amiante-ciment, cela c'est facile il n'y a qu'à demander, et on reconstruit à l'identique mais cela ne me fera pas un plaisir énorme, vraiment, ils n'avaient qu'à pas le classer - d'ailleurs à un moment ils voulaient le détruire et j'ai rappelé à François Barré que c'est lui qui s'est opposé à sa destruction quand il était directeur de l'Architecture et du Patrimoine. C'est vrai. Sinon, on ne se poserait pas le problème de sa réhabilitation.

Si François Barré n'avait pas foutu son grain de sel, on n'aurait pas eu de problème, pour une fois, cela n'aurait pas été mal. Enfin.

Donc il n'y a qu'une autre possibilité dans ma tête - mais moi je n'ai pas la tête très complexe, moi j'ai la tête un peu bestiale, c'est blanc ou noir, noir ou blanc – qui me plairait autant, nous dirons, peut-être plus, c'est qu'on dise ce bâtiment était moderne, il était à cheval sur deux époques, il était Mies van der Rohe d'un côté, et de l'autre il indiquait une contradiction par des éléments baroques à la certitude du quadrillage de Mies van der Rohe. C'est donc qu'il avait une modernité puisqu'il introduisait une dimension critique, et je ne vois pas évidemment toujours pas pourquoi on va pétrifier cette dimension critique. Ils me disent : c'est parce que c'est une icône – cela m'aurait plu qu'ils me le disent avant – c'est parce que c'est un bâtiment qui justement est daté, parce que - comme l'a dit Barré tout à l'heure en coulisses - il est charnière entre deux époques de l'architecture contemporaine, ce qui lui donne plus de valeur que sa valeur intrinsèque. Je le comprends sur le plan du déroulement historique des idées, je le comprends.

Mais il y aurait tout de même la solution de dire, puisque l'on garde l'essentiel, la suspension, les macrostructures, la lecture de la macrostructure, on garde une espèce de truc, j'ai fait un carnet de route comme on dit maintenant, j'ai fait une liste de ce qui est à garder, de ce qui est à respecter

même, employons le mot. Il faut respecter telle, telle, telle chose, mais pas tout. Et à ce moment, pourquoi on ne lui donnerait pas la possibilité d'une seconde chance d'une étape de la modernité ? Alors c'est sûr qu'on ne peut pas le classer. Monsieur Blanchecotte et l'Inspecteur général des Monuments historiques qui étaient là quand j'expliquais cela, m'ont dit : oui, mais alors vous n'aurez plus le classement des Monuments historiques. C'est vrai, je ne l'aurais plus.

Mais si l'architecte qui va s'occuper de cela, puisque moi je n'ai pas le droit - on m'a demandé mon avis mais je n'ai pas le droit de faire parce qu'ils ont pensé qu'avec l'âge, je n'étais pas capable d'avoir une idée à la hauteur de l'idée que j'avais eu quand j'avais 40 ans - alors le jeune architecte qui va prendre mon relais, celui-là pourrait faire œuvre de modernité. Par exemple, il y a des pistes, nos amis anglais ont fait une théorie sur le Plug-in City, c'est-à-dire on fait une macrostructure et on construit des cellules terminées - avec la carpe, le lavabo, tout cela, même les tableaux accrochés - en usine et puis on les amène avec d'énormes camions et avec d'énormes grues, on met cela comme des bouteilles dans un casier. Cela s'appelle le Plug-in. Cela n'a jamais été réalisé.

Cela a été réalisé à moitié par Kurokawa, un grand architecte japonais, à Tokyo, mais cela n'a jamais été réalisé et surtout on n'a jamais vu le film de cette créativité. Moi, je vois le film, c'est cela qui m'intéresse. Je vois les gros camions, je vois les grues gigantesques comme celles qui ont soulevé les cargos, qui ont soulevé tout, maintenant on a le matériel et je vois toutes ces petites unités de chambres d'étudiants qui montent, qui montent jusqu'au dixième étage, et pof, on les met, on clappe cela et c'est fini. Et tout le second-œuvre disparaît. C'est quand même une belle idée de l'industrie qui n'a jamais été expérimentée et jamais pu être généralisable. Et quand même là il y avait quelque chose d'extraordinaire. Et bien moi je serais prêt à cela. Alors on va voir après le colloque, on va voir qui gagne. Et moi, qu'est-ce que je ferai ? Je serai dans mon fauteuil, je regarderai, je serai spectateur. Et croyez-moi, ce n'est pas mal d'être spectateur.

J'ai oublié de vous dire aussi, pour conclure, ce qui était un peu dangereux pour l'architecture moderne. Ce qui faisait que je comprenais les soucis des patrimoniaux.

C'est qu'un des grands ennemis de l'architecture du XX^e siècle, ce sont les architectes. Et cela, il faut bien que vous vous le mettiez dans le crâne ! Parce que pour la plupart, ils sont incapables de maîtriser leur ego au moment où ils vont tripoter l'architecture d'un confrère. Je ne sais pas ce qui se passe dans leur tête, il y a un truc, une mauvaise catharsis, qui fait que la plupart du temps ils loupent leur coup.

Là vous avez peut-être vu une maison, la maison d'André Bloc, qui a servi de maquette grandeur nature si l'on peut dire et in vivo, à la Maison de l'Iran. Elle s'est achevée en 1959. C'est la maison d'André Bloc, le directeur, propriétaire de la grande revue française du moment, internationale, 25 000 abonnés, qui s'appelait « L'Architecture d'Aujourd'hui ». Il était lui-même artiste sculpteur et il a travaillé avec moi en collaboration étroite pour sa propre maison et pour la Maison de l'Iran. André Bloc travaillant à ce moment-là en tant que plasticien-conseil, on appelait cela ainsi.

Et bien elle a été achetée par de jeunes architectes. C'est pour cela que je dis : méfiez-vous des architectes. Il y avait un vide entre deux bâtiments, un peu comme à la Maison de l'Iran, mais ce vide on l'avait laissé vide pour faire une zone méditerranéenne ombragée à l'intérieur même de la composition de la maison, ils l'ont bâti avec des parpaings, ils ont pris des parpaings qu'ils n'ont même pas enduits, ils les ont empilés, etc. Il y avait un porte-à-faux gigantesque, extraordinaire, qui avait demandé un effort à l'ingénieur, Sargères, ils ont mis des parpaings dessous aussi pour se faire une petite pièce. Alors je leur ai dit : quand même, vous n'avez pas pris beaucoup de précautions, et j'ai reçu la plus belle lettre d'injures de ma vie. Vraiment une belle lettre d'injures.

Alors c'est vous dire que quand même, il y a toujours quelque chose dans l'architecture moderne qui est difficile à reprendre d'un architecte à un autre.

C'est peut-être un peu le drame de l'architecture moderne par rapport à l'architecture ancienne. Le mur était quelque chose qui avait de la souplesse, qui avait en lui une continuité.

C'est pour cela que je termine cette fois mon exposé pour vous dire que toutes mes recherches - que je fais depuis que j'ai rencontré Virilio notamment, et que je poursuis et que je poursuivrai jusqu'au bout - c'est d'introduire la notion de continuité dans les constructions, dans ce que l'on fait pour encombrer la terre. Notre drame, c'est que chaque fois qu'on fait une maison sur le sol de cette planète, que tout le monde adore maintenant comme un fou, on crée un assassinat. On est des assassins. Pour ne pas être traités d'assassins, il faut faire des continuums, et dans ces continuums, on pourra accueillir les gens que l'on mettait tout à l'heure outre cités, les vieillards et les parisiens, je n'ai pas apprécié être dans les deux à la fois, je n'ai pas du tout apprécié le discours de Monsieur le maire, vous m'excuserez s'il est là, mais je survis et j'ai droit à mes petits neuf mètres carrés, même à Saint-Nazaire.

François CHASLIN

Il s'agissait de Lorient, d'ailleurs.

On a terminé finalement un petit peu plus tôt que prévu, c'est étrange. On s'est pressé tout la journée et Claude, on avait pensé que tu parlerais trois quarts d'heure ou une heure, puis finalement tu as été tellement dense, concis et excellent, d'ailleurs, que tu nous laisses un peu en plan avant l'heure.

Donc en attendant qu'il cogite sur le second chapitre, est-ce qu'il y a des questions à poser ?

X

Bonjour:

Vous avez montré ce matin un petit bungalow suédois classé en Australie avec Docomomo, il y avait des bungalows aussi au Havre. Quelqu'un de Saint-Nazaire pourrait-il répondre, y a-t-il eu un classement pour les bungalows américains qui foisonnaient autour du parc paysager de Saint-Nazaire, qui étaient quand même un bâti architectural très particulier apporté après guerre et qui, étant nazairien d'origine, m'a frappé quand j'étais gamin ?

Je ne pense pas qu'il en existe encore, mais autour du Collège Saint-Louis, il y avait énormément de bungalows dans cette espèce de no man's land.

Annie KALIB, de l'Écomusée de Saint-Nazaire

Simplement, en l'état actuel de mes connaissances, c'est vrai qu'il n'existe plus qu'un bungalow qui est situé à la sortie de Saint-Nazaire vers le tumulus de Dissignac, qui est le seul exemplaire que l'on aite encore aujourd'hui et pour l'instant aucun des bungalows n'a été classé. C'est vrai qu'on expose dans la salle d'exposition des maquettes qui expliquent un petit peu la structure, le fonctionnement, la vie au sein même de ces bungalows, mais actuellement il n'y en a aucun de classé, aucun de protégé, et même pas le survivant pour l'instant ... Ce serait si simple.

François CHASLIN

D'autres questions, ou remarques ou échanges ?

Le jour n'est pas vraiment à la prise de parole. Ah si voilà, pardon :

Monsieur DUROUSSEAU, de Marseille

Bonjour.

Je remercie Claude Parent d'avoir évoqué la grande fragilité du patrimoine du XX^e siècle et, notamment par rapport à la Maison de l'Iran, de tous les essais de structures légères dont on ne parle plus du tout aujourd'hui, qui se sont arrêtés je crois vers 1973 lorsqu'il a fallu isoler toutes les maisons, réduire les formes de baies, passer à autre chose je dirais, et je pense qu'on n'a pas assez insisté sur cette dimension du patrimoine bâti d'une part et d'autre part sur l'importance quantitative, parce que cela a été montré à chaque exposé, l'importance des quantités de constructions de la deuxième partie du XX^e siècle, qui n'a pas visiblement beaucoup changé les critères pour lesquels on veut protéger, signaler l'existence de ce patrimoine. J'étais un peu déçu là-dessus. Il me semble quand même que l'on est devant une vague de constructions, d'une part fragiles et d'autre part nombreuses, qui devraient sans doute changer les procédures de classement, de protection et on n'en voit pas encore l'aube d'une, sauf ce que l'on a entendu tout à l'heure des élus qui visiblement font classer ou protéger leur ville à des titres divers pour que les gens aiment leur ville, ce qui est quand même assez contradictoire.

C'est une réflexion sur le fait que les caractéristiques de ce patrimoine, fragilité, grande amplitude, grande ampleur de constructions font que l'on reste sûr. On continue à parler de Viollet-le-Duc, c'est très bien pour la culture générale, mais on n'est plus dans les questions de Viollet-le-Duc et les questions que pose Claude Parent sur sa propre œuvre me paraissent très significatives de cela.

François CHASLIN

Ceci dit il y a quand même une bonne vingtaine d'années qu'on s'intéresse de très près à toutes ces pathologies nouvelles du béton armé, de la charpente métallique, du cadre de fenêtre qui rouille et qui ne permet pas l'isolation thermique, etc., et les progrès de la connaissance ont été considérables dans le monde qui s'occupe de la sauvegarde et de la protection du patrimoine.

Souvenons-nous des échecs répétés de la restauration de la Villa Savoye de Le Corbusier. Combien, deux, trois restaurations successives ? C'est une connaissance à mettre en œuvre de même que Viollet-le-Duc, pour revenir à lui, a formé des dizaines ou des centaines de restaurateurs, de tailleurs de pierre qui avaient complètement oublié les procédures et les techniques médiévales, de même aujourd'hui, il faut reformer des gens capables, avec de nouveaux matériaux parce que les anciens ont parfois prouvé leur fragilité ou leur inefficacité. On se souvient que certaines maisons de Le Corbusier ont été abandonnées au bout de deux ans seulement je crois par leurs propriétaires parce qu'elles pissaient trop, et je crois qu'il n'était plus possible de les restaurer.

Donc c'est un problème nouveau, mais je crois que les services s'y attèlent beaucoup. La revue française des Monuments historiques, constamment, a consacré des pages à la fois à la pathologie des chapelles romanes et aux moisissures, aux champignons, mais aussi à d'autres pathologies des édifices modernes. Vous le savez très bien d'ailleurs puisque c'est votre métier.

Claude PARENT

Ce qui est très curieux justement dans ce que vous venez de dire, c'est que l'industrie a construit, elle a permis avec les architectes qui étaient d'avant-garde, elle a permis tout ce mouvement des façades légères, etc. Et maintenant, pour les garder, on est obligé de revenir à l'artisanat.

Ce n'est plus l'industrie qui est capable, il faut revenir à un artisanat d'art, où on reforme des gens, maintenant on peut refaire des profils qui sont fins comme cela en acier et qui ne rouilleront pas, et qui seront fait sur mesure, etc. Donc on passe par une démarche obligatoirement artisanale. C'est

très curieux de voir qu'au fond le Mouvement moderne a été contesté dans sa technologie par le mouvement de sauvegarde de ses productions. C'est très drôle cela.

Et c'est là que le patrimoine est un peu moderne pour moi parce qu'il crée une inversion. Or la modernité, la nouvelle, la future, on en a des exemples tous les jours, elle ne naît que par l'inversion de ce qu'elle était. Cela est très intéressant et c'est obligatoire. Certains ont appelé cela le détournement, cela va au-delà, c'est une inversion totale.

Je vous parlerai bien d'urbain, s'il faut meubler...

François CHASLIN

Tu vas attendre un petit peu parce que Gaëlle Penault, qui est architecte, m'avait demandé la parole.

Gaëlle PÉNEAU, architecte

Je voulais avoir une précision, parce que depuis ce matin et depuis le début des interventions, je suis troublée par deux termes qui sont employés communément l'un pour l'autre et qui ne m'apparaissent pas si évidents. Donc les deux termes c'est le « Patrimoine du XX^e siècle » et le « Mouvement moderne ». Notamment dans l'intervention d'Émilie d'Orgeix, elle employait relativement souvent un terme pour un autre, et du coup je m'interroge : est-ce que Mouvement moderne veut dire Architecture du XX^e siècle ?

François CHASLIN

Non, évidemment pas, mais elle va s'expliquer. Elle ne l'a jamais prétendu d'ailleurs.

Émilie d'ORGEIX

D'ailleurs je m'étais expliquée dans mon intervention, en fait le Mouvement moderne, pour les puristes, c'est vraiment l'architecture à partir des années vingt et qui s'arrête dans les années soixante, mais notre cadre chronologique pour Docomomo - comme je l'ai expliqué - n'est pas vraiment fixé sur une date particulière. En fait, ce qui nous intéresse plutôt c'est l'expérimentation, la valeur culturelle, la valeur sociale des bâtiments.

François CHASLIN

Mais, en gros, vous ne vous attachez pas beaucoup à l'Art Déco, bien qu'il soit de 1925, ni à l'Art Nouveau...

Émilie d'ORGEIX

Non, et non plus au Post-modernisme.

François CHASLIN

Même si vous avez inscrit un bâtiment de Ricardo Porro en couverture d'un de vos ouvrages, qui n'est pas un bâtiment de sentiment moderne, non ?

Émilie d'ORGEIX

Les Écoles d'art de la Havane ? Non et oui en même temps parce que Ricardo Porro justement en parle comme d'une œuvre moderne, qu'il a fait juste après la Révolution, donc pour lui c'était justement le sentiment de la modernité cubaine au moment de la révolution castriste. D'ailleurs, quand on le voit, c'est une œuvre organique et qui en même temps correspond à une sensibilité très moderne de relecture des matériaux.

Et il y avait une question qui avait été posée justement sur la protection des structures légères et des structures usinées. Je pense que le problème c'est que c'est une certaine myopie. Cela fait uniquement vingt ans que l'on commence à classer, du moins à l'échelle internationale de l'architecture du XX^e siècle, et je pense qu'il n'y a pas encore de regard, il n'y a pas encore de vision internationale sur la façon dont il faut envisager ce type d'architecture et le classer, et c'est un gros problème.

Le gros problème que l'on a aujourd'hui aussi pour Docomomo c'est celui de la réversibilité des changements que l'on fait, comme par exemple la Ville Blanche de Tel Aviv où, justement, on parlait de la Havane, tous les quartiers des années cinquante qui sont en fait des exemples magnifiques d'architectures très bien conservées, mais qui petit à petit se dégradent par des changements mineurs, des changements de portes, de poignées, d'encadrements de fenêtres, et c'est aussi un gros problème parce que finalement les habitants expliquent toujours que c'est très simple de pouvoir revenir à l'état original, ce qui n'est absolument pas vrai. Cela coûte extrêmement cher et c'est très difficile.

François CHASLIN

Par exemple, pour prendre un cas concret, celui des douze ou quatorze maisons de Prouvé à Meudon, les portes valent plus cher que la maison, c'est-à-dire que les portes de la maison se vendent à New-York environ un million ou deux millions de francs, ce qui n'est pas du tout le prix de ces bicoques d'acier qui sont encore presque des HLM. Donc il y a quand même des choses comme cela sur le marché du meuble et du design qui font que l'on arrive à faire des opérations tout à fait prodigieuses. Donc les portes sont presque toutes fausses là-bas, parce qu'elles ont été vendues ou volées, et il y en a un qui a fait une maison très luxueuse récemment, qui a retapé sa maison – je ne sais plus quel est son métier – vous savez ce sont des espèces de portes en aluminium donc c'est une sorte de grand hublot et il n'a pas pu refaire faire ce hublot qui devait être en acier inox, ou en aluminium à l'époque de Prouvé, donc il les a fait en pâte à dentiste, donc pâte à dentiste, cela faisait grisâtre, cela faisait très bien, cela « fait la rue Michel » comme on dit, mais la porte est depuis longtemps entre les mains d'un collectionneur.

Claude PARENT

Il y a un moment où je ne doute pas du tout de la nécessité de conserver le patrimoine. C'est quand j'ai affaire aux grands bâtiments, aux grands monuments, aux grands espaces.

Parce qu'il y a un drame dans cette architecture de maintenant. C'est que l'argent nous a fui, l'argent a fui l'architecture, à part pour quelques tours pour les nababs du dollar et du pétrodollar où l'argent ne compte plus. L'argent que l'on a investi dans les architectures patrimoniales depuis des milliers d'années, il n'est plus dans l'architecture.

Donc, si vous n'avez plus l'argent, vous ne pouvez plus faire de grandes architectures. Par exemple, dès qu'on veut faire un volume très important, s'il n'est pas étroitement utilisé au mètre cube, on nous dit non, on n'a pas les moyens. Et en fait notre société n'a plus les moyens de faire les gigantesques

bâtiments qu'elle faisait à l'aube du Mouvement moderne.

Donc à ce moment-là quand il y en a une qui se trouve intacte, évidemment je suis pour la conservation.

L'autre jour, j'ai fait une conférence à Karlsruhe sur mon travail avec Virilio. C'était un grand truc pour Paul Virilio, et ils voulaient que je sois là pour parler de l'architecture-principe, etc. Nous étions dans une ancienne usine d'armement de la ville de Karlsruhe. Cette usine d'armement, elle n'a pas été détruite, 40 % de la ville de Karlsruhe a été détruite et cette usine d'armement qui était en plein cœur de la cité ne l'a pas été. Elle était en béton armé, les bonnes langues allemandes disent que les américains ont fait exprès de ne pas la détruire pour pouvoir la récupérer, c'est une anecdote, ce n'est pas moi qui vais trancher. Mais quand j'ai vu cette structure qui est devenue un centre d'art connu, ZKM - Zentrum Kunst Media - quand j'ai vu cette structure qui s'empile, qui va sur des centaines de mètres carrés, qui s'empile avec des arcades de béton comme on faisait avec des goussets aux angles, quand je vois cela je me dis : mais on nous interdirait de faire des trucs pareils. Notre société dirait non, non, on ne peut pas faire des trucs de telles dimensions, avec trois étages, tous les étages ont sept mètres sous plafond, on nous interdirait au nom de la logique économique, etc. Alors là je me dis plutôt que détruire ces trucs-là, « faisons notre nid dedans ».

Il y a une exposition extraordinaire en ce moment au FRAC Centre à Orléans, concernant les parties de Tokyo qui sont encore très importantes et qui ne sont bâties que de maisons individuelles qui font R ou R+I, exactement comme Saint-Nazaire d'ailleurs, et où les architectes japonais disent « faire leur nid dedans ».

Ils ont le droit, dès qu'il y a un petit espace libre de trois mètres sur trois, de cinq mètres sur cinq, entre deux maisons, ils ont le droit de construire une autre maison, une toute petite maison qui quelque fois a deux niveaux, trois niveaux, quelque fois n'a juste que l'ascenseur en bas pour monter au premier. Et tous les jeunes architectes de Tokyo font leurs premières armes là-dessus. Et alors là, pas de contingences historiques. Il y a des maisons en bois d'un côté, et à trois mètres de la façade de la maison en bois, vous faites une maison en béton ou une maison en acier et tout cela fait un truc qui est une espèce de territoire métissé architecturalement qui est d'une grande poésie et de grande qualité, puisque c'est là que les jeunes font leurs preuves.

Vous voyez, c'est un truc que nous ne concevons même pas dans nos têtes en France. Ce n'est pas possible. Vous dites à un mec qu'il est là, qu'il a un petit territoire comme de là à là et qu'il le regarde, il n'est pas à lui ce terrain mais il le regarde, on va lui bâtir dedans avec un vrai droit légal et un permis de construire une baraque là, c'est la révolution ! On va pendre le maire haut et court au mât du sémaphore.

Il y a des trucs comme cela que les Français ne veulent pas suivre, des pistes comme cela, qu'ils n'explorent pas.

Et moi j'en ai tellement eu marre qu'actuellement je fais un livre, mais il me faudra deux ans pour le faire, enfin j'ai déjà fait les dessins, sur la façon de faire les villes, qui en épatera plus d'un, croyez-moi. Ce sera l'horreur. D'abord je prive les architectes de faire les façades, parce que ces malheureux architectes on leur en veut, mais qu'est ce qu'on leur donne à faire ? Des façades.

Tous les ingénieurs des ponts du monde, décident des routes, décident des avenues, on a vu encore des villes miraculeusement tracées par les architectes. L'histoire du Havre est passionnante parce que, quand même, un architecte a osé faire les mails urbains, mais maintenant ce n'est plus possible, les ingénieurs des ponts c'est leur territoire, c'est leur gagne-pain, c'est leur compétence, c'est leur pertinence, mot que je refuse, que je récuse et ils font les routes et après les rues, les boulevards, les places et puis disent aux architectes : remplissez-moi tout cela, mes chers amis, et puis faites-nous de jolies façades. Non. Pas possible. Il faut changer.

Moi je vois ces villes, je trouve que ces maires sont très héroïques, qu'ils essayent de faire le maximum, de réconcilier leur population avec une ville qui a été plus ou moins mal faite, parce que j'aime autant

vous dire que Saint-Nazaire, je connais l'Architecte en chef qui a fait cela, ce n'était pas une flèche. Bon alors maintenant, il y a des héros, ce sont des héros de l'ombre, ces maires qui vont recoudre tout cela, qui vont rendre peut-être un peu agréable, qui vont rendre habitable. Mais vous vous rendez compte du boulot ? Alors il faut faire autrement, il faut trouver une autre méthode pour le faire. Je ne veux pas, moi, être réduit à faire les façades cartes postales de ce que ces messieurs ont décidé en haut lieu. Il faut la révolution culturelle, et pour cela il faut mettre quand même les architectes, si prétentieux soient-ils, si mauvais soient-ils, tout ce que vous voulez, il faut les mettre à l'origine du tracé urbain avec les édiles, et puis balancez-moi ces ingénieurs !

François CHASLIN

Est-ce qu'il y a un ingénieur dans la salle qui voudrait courageusement engager une petite joute avec Claude Parent ?

Plus de questions ?

Alors nous allons terminer, je rappelle que ce colloque a été organisé par le CAUE de Loire-Atlantique et son directeur Vincent DEGROTTE, qu'il est la suite d'une série d'actions, des expositions, de l'inventaire, un ouvrage que j'ai vu, que pas mal de gens avait acheté d'ailleurs mais que l'on peut encore acheter dehors j'imagine, et ce n'est pas, paraît-il, l'achèvement de ce moment mais un moment dans une politique qui se poursuivra.

Je rappelle aussi qu'il a deux films ce soir. Un dans une dizaine de minutes, le film « Esquisses de Frank Gehry » de Sidney Pollack. C'est un film qui lui a pris cinq ou six ans à faire, il est très proche de Frank Gehry, Sydney Pollack. Donc c'est un film un peu paresseux, il fait cela avec sa petite caméra de poche. C'est un peu familier. Ce n'est pas un film grandiose à mon avis mais c'est assez intéressant parce qu'on voit surtout certaines faiblesses, la façon qu'a Frank Gehry de travailler avec ces collaborateurs, de froisser un bout de papier, de découper un bout de carton, de déchirer quelque chose... Donc cela a un côté très artisanal qui est assez touchant. Et par ailleurs, il y a quelques accents qui sont mis sur sa psychologie, son judaïsme, son rapport aux femmes, etc. Notamment quelques entretiens avec son psychothérapeute qui sont assez informants. Mais c'est un film intéressant quand même.

Après il y a un film qui est absolument magnifique – beaucoup de gens l'ont vu parmi vous peut-être. C'est le film de Nathaniel Kahn sur son père Louis Kahn, « My Architect », donc c'est un film sur l'un des plus grands architectes du monde, peut-être le plus grand architecte de la deuxième moitié du XX^e siècle après Le Corbusier, et c'est un film surtout parfaitement bouleversant au plan des rapports humains puisque Kahn a eu plusieurs vies, plusieurs femmes, plus ou moins secrètes, parallèles, et que ce Nathaniel, qui est cinéaste, découvre au fil d'une enquête qui est assez longue, l'immensité du talent de son père. J'étais extrêmement ému en voyant ce film. C'est un film magnifique, peut-être pas au niveau artistique mais en tout cas au niveau humain et documentaire. Celui-là est à neuf heures. Les places sont à retirer avec le badge dans l'entrée si vous ne l'avez pas fait pendant la pause tout à l'heure.

Voilà, nous en restons là et en tout cas merci à tous.